

Un vain divertissement *Rien ne va plus*

Paul Beaucage

Volume 16, numéro 4, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33855ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaucage, P. (1998). Compte rendu de [Un vain divertissement / *Rien ne va plus*]. *Ciné-Bulles*, 16(4), 38–39.

Un vain divertissement

par Paul Beaucage

Depuis près de 40 ans, Claude Chabrol s'impose comme l'un des réalisateurs les plus prolifiques du cinéma français. À ce jour, sa filmographie compte pas moins de 50 films. Mais cette facilité à créer a souvent constitué une arme à double tranchant pour l'ancien représentant de la Nouvelle Vague. S'il a pu mettre en scène des œuvres aussi solides que *la Femme infidèle* (1969) et *Une affaire de femmes* (1988), il a également réalisé des films aussi décevants que *la Route de Corinthe* (1967) et *les Liens de sang* (1977). Le meilleur côtoie souvent le pire, d'où l'attitude ambiguë du public et de la critique. Pourtant, au cours des cinq dernières années, Chabrol s'est refusé à signer des besognes alimentaires. Cela explique, en grande partie, la constance de sa production récente. On attendait d'ailleurs avec beaucoup de fébrilité la présentation de *Rien ne va plus*, une parodie de film criminel.

Betty (Isabelle Huppert) et Victor (Michel Serrault) forment un couple de petits malfrats qui commettent des larcins et des escroqueries pour vivre. Ils planifient méthodiquement des coups modestes qu'ils réussissent sans trop de difficultés. Mais, un jour, une chance inespérée se présente à eux: en préparant un vol en Suisse, ils apprennent que Maurice (François Cluzet), un amant de Betty, a reçu pour mission de transporter une forte somme d'argent, destinée au blanchiment, à l'étranger. Les deux malfrats sauront-ils se montrer assez habiles pour lui ravir ce butin? Et surtout, prévoiront-ils les conséquences d'un tel geste?

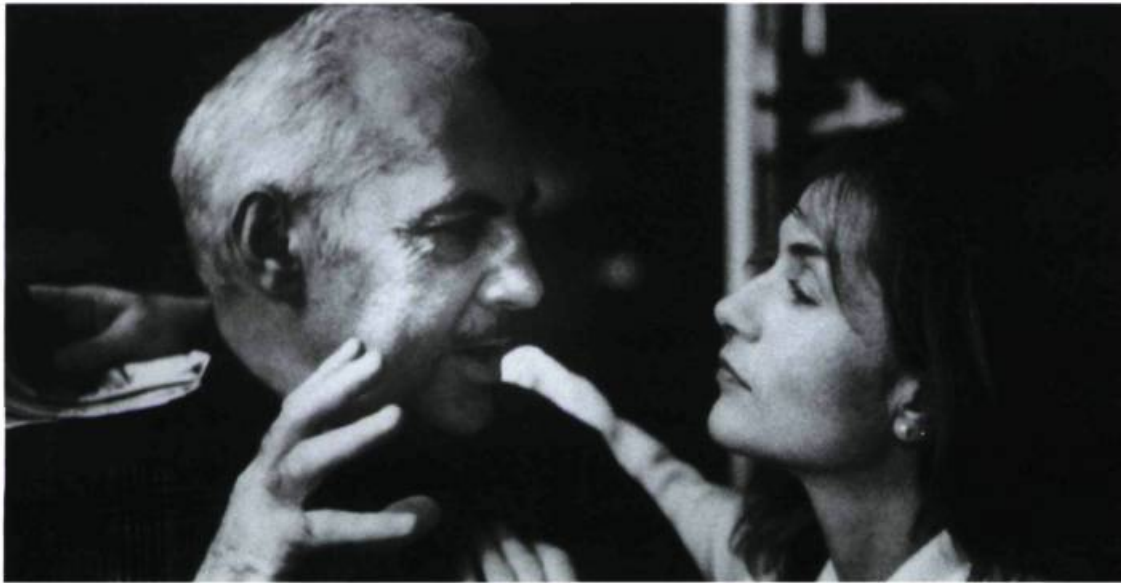
D'emblée, on constate que le scénario écrit par Claude Chabrol contraste radicalement avec celui de *la Cérémonie* (1995), sa réalisation précédente. Il s'agit ici non pas d'une œuvre sérieuse, mais d'un divertissement un peu intellectualisé. Pourtant, ce film n'est pas dénué d'ambition sur le plan thématique. En effet, on constate que Chabrol a tenté de brosser le portrait d'un tandem de malfaiteurs qui

entretient des rapports troubles dans l'intimité. Malheureusement, le récit manque singulièrement de relief, de rigueur dramatique. Exception faite des premières scènes qui nous révèlent avec humour le mode d'opération du couple, l'action suscite peu d'intérêt.

Lors d'un entretien, Claude Chabrol a reconnu que l'intrigue d'un film était secondaire à ses yeux. Puis, il a ajouté que ce qui l'intéressait surtout, c'était la forme du film et les personnages. Dans *Rien ne va plus*, ils apparaissent truculents mais insuffisamment développés sur le plan de la psychologie. On ne sait jamais en quoi consiste vraiment les relations affectives qui unissent Betty et Victor. Sont-ils mari et femme, amants, père et fille, oncle et nièce? Le réalisateur ne tranche pas mais, en refusant de le faire, il ne parvient pas à reconnaître les causes profondes de leurs activités illicites. Or, on soupçonne que celles-ci sont motivées par des raisons autrement plus mystérieuses que l'appât du gain. Dès lors, il aurait été intéressant de montrer en quoi la transgression des interdits stimule les penchants érotiques de Betty et Victor. Certes, le cinéaste tend à nous suggérer cette piste en faisant allusion à la «perversité» de Betty et au sentiment d'«excitation» que lui procure la possession d'une valise pleine d'argent. Toutefois, ces références demeurent trop floues pour éclairer la lanterne du spectateur.

Les cinéphiles familiarisés avec l'univers de Chabrol savent que celui-ci voue une grande admiration à l'œuvre de Fritz Lang. Cela explique que *Rien ne va plus* fasse fréquemment référence à des drames policiers comme *le Docteur Mabuse* (1922), *les Espions* (1928) et *M le maudit* (1931). Dans le film de Chabrol, comme dans ceux de Lang, on assiste à une série de travestissements d'identité, de métamorphoses qui nous montrent que les personnages sont en perpétuel devenir. Mais, alors que les personnages langiens évoluent dans un contexte sociopolitique précis, ceux du film de Chabrol ne sont pas ancrés dans la réalité de leur temps. Or, il aurait été pertinent que le cinéaste nous révèle dans quelle mesure le contexte sociologique actuel influence ou détermine le comportement des protagonistes. En outre, il est dépourvu de cette dialectique du bien et du mal qui faisait la force des œuvres de Fritz Lang. Même si, *a priori*, des personnages comme monsieur K (Jean-François Balmer) et ses acolytes semblent sortis de l'univers inquiétant du cinéaste allemand, on découvre, *a posteriori*, qu'ils constituent plutôt de mauvaises caricatures de méchants issus de films de la série B. Quant

Contrechamp: Rien ne va plus



Michel Serrault et Isabelle Huppert dans *Rien ne va plus*

aux deux protagonistes, leur comportement amoral les empêche d'appartenir au camp des bons comme à celui des méchants. Où est donc passé le subtil moraliste qui a réalisé *les Cousins* (1959) et *l'Œil du malin* (1962)?

Par ailleurs, il faut reconnaître que Chabrol a élaboré sa mise en scène avec beaucoup de soin. Néanmoins, celle-ci ne sied guère à son propos: il y a donc inadéquation du fond et de la forme du film. Pour nous convaincre d'une pareille histoire, il aurait fallu la raconter dans un style baroque. Or, l'auteur a plutôt recours à une réalisation classique, s'apparentant à celles de *Madame Bovary* (1991) et de *la Cérémonie*. Certes, la photographie glacée d'Eduardo Serra est superbe, la musique de Matthieu Chabrol entraînante et les décors de Françoise Benoît-Fresco sont bien choisis. Mais cela ne suffit pas à suggérer l'existence d'un milieu interlope. Pour ce faire, il eût été nécessaire que Claude Chabrol juxtapose adroitement deux univers: celui de la vie quotidienne et celui du surnaturel. À défaut de quoi, il représente «le réel» de manière peu crédible. On soulignera tout de même quelques belles scènes, notamment celle où le cinéaste cite le célèbre passage de *l'Adieu à la vie* de l'opéra *Tosca* de Giacomo Puccini. On assiste alors à un véritable crescendo dramatique qui pousse le spectateur à se demander quel sort les gens de la pègre réserveront à Betty et Victor. Toutefois, Chabrol clôt cette séquence de façon décevante en nous montrant le couple de malfaiteurs se tirer d'impasse grâce à une ruse très grossière.

On ne saurait en aucun temps attribuer aux lacunes de l'interprétation les ratés de *Rien ne va plus*. Au contraire, il faut reconnaître que le jeu des acteurs s'avère, dans l'ensemble, très convenable. Isabelle Huppert, l'interprète fétiche du réalisateur, se montre à la hauteur de sa réputation: pleine de charme et de vivacité, elle campe une femme indépendante qui n'a aucun mal à séduire les hommes qu'elle rencontre. Quant à Michel Serrault, même s'il ne renouvelle pas vraiment le personnage de vieux bougon spirituel qu'il campait dans *Nelly et monsieur Arnaud* (1995) de Claude Sautet, il démontre beaucoup d'humour. Néanmoins, François Cluzet, un habitué des films de Chabrol, joue son rôle de façon trop caricaturale.

Même si les deux complices ont pu échapper aux griffes de monsieur K et éviter le pire, Victor, préoccupé par sa sécurité, décide de quitter Betty. Mais, au bout d'un certain temps, celle-ci finit par retrouver la trace du disparu. Elle récupère la part du butin qu'il lui a dérobée et s'apprête à le quitter à son tour. Pourtant, après quelques hésitations, elle fait volte-face et retourne vivre aux côtés de son compagnon. Ce coup de théâtre est malheureusement beaucoup trop prévisible. Il aurait été préférable que Chabrol évite les facilités du *happy end* pour élaborer un dénouement beaucoup plus ambigu. Il tend plutôt à montrer que les relations qui unissent Betty et Victor vont se stabiliser. Or, en raison de leurs différences psychologiques fondamentales, on peut difficilement croire à une normalisation des rapports des deux protagonistes! ■

Rien ne va plus

35 mm / coul. / 105 min / 1997 / fict. / France-Suisse

Réal. et scén.: Claude Chabrol

Image: Eduardo Serra

Mus.: Matthieu Chabrol

Mont.: Monique Fardoulis

Prod.: Marin Karmitz

Dist.: Prima Film

Int.: Isabelle Huppert, Michel Serrault, François Cluzet, Jean-François Balmer, Jackie Berroyer, Jean Benguigui, Momy Dalmes, Thomas Chabrol, Greg Germain